

UN AUTEUR, UN LIVRE : « La souffrance est toujours un scandale »



Face à la souffrance
Un drame personnel
Rémy Hebding,
éd. Salvator, 192 p., 20 €

Quand on commence ce livre, on se dit que c'est du vécu, et que c'est par expérience que son auteur parle de l'intensité de la souffrance et de la solitude affreuse dont elle s'accompagne, de son caractère envahissant, décapant, ravageur, déroutant. Renseignements pris, l'auteur va tout à fait bien et dit n'avoir pas subi d'épreuves graves. Son empathie en est d'autant plus remarquable.

Le livre se focalise sur la souffrance physique, la souffrance psychique n'étant évoquée que marginalement, peut-être parce qu'elle est d'une nature vraiment différente, moins « objectivable ». Il constate que la douleur s'impose au corps mais qu'elle est si déroutante pour l'esprit qu'on s'est efforcé, au cours des siècles, soit de la nier, soit de la rationaliser, soit de la sublimer. Rémy Hebding, lui, saute résolument dans le camp du combat. Il n'est pas du tout un admirateur de Mère Teresa pour qui la souffrance est à la fois un don de Dieu et un don à Dieu (consentement absolu qui se marie bien au fatalisme hindouiste, notamment à Calcutta).

À sa manière, regrette-t-il, la jeune juive Etty Hillesum, déportée par le III^e Reich, récuse pareillement toute révolte contre la souffrance, cette fois-ci infligée non pas par le sort mais directement par la

barbarie nazie. C'est au point que Tzvetan Todorov voyait en elle quelque chose de surhumain jusqu'à l'inhumain. « Elle n'appartient pas tout à fait à ce monde », constatait ce philosophe.

L'essai de Rémy Hebding va donc à contre-courant de l'engouement pour le mysticisme rhénan, pour le bouddhisme adapté à la mode occidentale et, en général, pour les morales du consentement qui mènent à un immobilisme politique et sanitaire. Voire, poussé à l'extrême, à l'absence absolue de morale, bien et mal se confondant avec des conséquences épouvantables...

Le cri de Job

Toutefois, on aurait pu souhaiter une interrogation sur les prolongements spirituels possibles à partir de la souffrance, sans qu'elle soit déclarée bonne pour autant. Quand Job s'exclame : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; maintenant, mon œil t'a vu » (Jb 42.5), n'admet-il pas avoir approché l'Éternel au travers de cette souffrance que, pourtant, il a courageusement refusé de justifier ?

Il est tout à fait vrai que Jésus n'a jamais exalté la souffrance, et on sait à quel point il l'a combattue dans tous ses aspects, y compris physiques, comme le montre fort bien Rémy Hebding. Mais quand l'auteur de l'épître aux Hébreux écrit au sujet de Jésus : « Tout Fils qu'il était, il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert » (He 5.8), cela ne vaut-il pas aussi pour nous ? En soi, la souffrance n'est pas rédemptrice (elle peut rendre mauvais celui ou celle qu'elle accable). Mais ne peut-elle pas servir de tremplin vers un bien supérieur ? C'est ce à quoi ce livre peut nous amener à réfléchir. ■

PHILIPPE MALIDOR

ENTRETIEN. Peut-on comparer la souffrance des uns à celle des autres ? Comment s'en parler ?

« La douleur n'est jamais rédemptrice »



QUESTIONS À

Rémy Hebding
essayiste,
ancien rédacteur
en chef
de *Réforme*

Quelles sont les différentes attitudes humaines par rapport à la souffrance ?

Le livre part d'une interrogation. La souffrance est une tragédie pour la personne qui se demande : qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? Pourquoi moi ? Cette question reste évidemment sans réponse.

J'ai exploré des textes de prédications chrétiennes sur ce thème, avec beaucoup d'argumentations doloristes ayant pour conséquence, encore aujourd'hui, un retard du combat médical contre la douleur. Chez certains mystiques chrétiens, hommes et femmes, j'ai trouvé des exaltations de la souffrance et de la mortification tellement ahurissantes et même tellement morbides que je n'ai pas voulu toutes les citer !

Vous étudiez aussi d'autres pensées, comme le bouddhisme et le stoïcisme.

Les spiritualités orientales cherchent à traiter la souffrance comme une illusion, ce qui les distingue du christianisme qui, au moins, prend au sérieux sa réalité. Quant au stoïcisme, on assiste à son retour, avec la thèse suivante : on ne peut pas changer la marche du monde, et donc il faut s'en accommoder, et même s'en réjouir.

Il faut adapter nos désirs au monde puisqu'on ne peut pas adapter le monde à nos désirs.

Le problème, c'est que la souffrance, quand elle est là, est subie de plein fouet.

C'est pourquoi le sous-titre du livre est « Un drame personnel ». La souffrance a une part d'incommunicable, même avec un individu qui souffre du même mal.

Le pasteur Marc Boegner faisait une différence entre accepter et se résigner.

La différence est un peu trop ténue à mon goût. Disons qu'il ne faut pas prêcher un monde où tout ne serait que réjouissance. Il ne faut pas non plus édulcorer la souffrance ni lui trouver des explications factices comme les amis de Job qui cherchent ainsi à se rassurer. Ou comme Leibniz qui disait : face à l'harmonie générale du monde, que pèsent nos petites préoccupations humaines ?

Vous faites une critique assez sévère d'Etty Hillesum qui, en camp de concentration, va jusqu'à consentir à la barbarie nazie dans un « tout est bien » radical.

D'origine juive, elle avait une sorte de spiritualité vagabonde, teintée d'un christianisme qu'elle connaissait finalement assez peu. Volontairement, elle a accompagné des juifs jusqu'à Auschwitz. Elle refusait de voir dans les nazis ses ennemis et se réfugiait en elle-même, pour y trouver la sérénité. Sa vie est un consentement que, pour ma part, je trouve malsain. L'exaltation de son abnégation poussée à cette extrémité me paraît inquiétante, même si elle suscite actuellement beaucoup d'admiration.

Dietrich Bonhoeffer lui tentait de faire la part de ce qu'on est obligé d'accepter et de ce qu'il faut combattre.

C'est la théologie de la croix qui nous aide à affronter les épreuves – et nous en aurons toujours ! Pour Bonhoeffer, l'adversité n'est pas rédemptrice, elle est à combattre. Ce qui m'amène à préciser que, malgré les discours doloristes qu'on y trouve, c'est le christianisme qui est principalement à l'origine des hôpitaux et des grandes avancées sociales. La chrétienté a donc été ambivalente. Les épreuves sont à assumer et à combattre, sans rendre une gloire indue à « dame souffrance ». Lui trouver un sens, c'est la ranger dans ce qui doit être, alors qu'elle est un scandale. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PH. MALIDOR

Et si Etty Hillesum s'était trompée ? ...

Avant d'envisager un moindre changement, il est grandement préférable et urgent de nous en prendre à nous-mêmes. Dans son journal, [Etty Hillesum] s'explique : « Nous avons tant à changer en nous-mêmes que nous ne devrions même pas nous préoccuper de haïr ceux que nous appelons nos ennemis. [...] Etty Hillesum prétend puiser son argumentation dans la tradition chrétienne. Or, il serait plus judicieux de la rattacher au stoïcisme ou au bouddhisme. [...] Environnée par le malheur des êtres souffrants, elle se plaît à satisfaire son épanouissement personnel. Cette manière de convertir le malheur en source de contentement suscite plus d'indisposition que de compréhension. [...] Ce fatalisme a pour conséquence de faciliter le projet meurtrier des nazis et de diluer le mal dans une responsabilité partagée entre bourreaux et victimes. Une sorte d'équivalence dans les implications de chacun. « Quand on a une vie intérieure, peu importe, sans doute, de quel côté des grilles on se trouve. » Pour elle, la différence entre bien et mal dans le monde extérieur est sans importance. [...] Elle accepte le tout de la vie sans faire de distinction entre l'acceptable et l'inacceptable. (extraits)